

Un homme sans frontières

Le Père Guézou avait l'art de franchir les frontières. Il a toujours refusé de s'enfermer dans des limites, autant pour ses idées que pour son apostolat. Le pays, la race, la religion, la couleur, la congrégation, la province, la communauté et de multiples autres barrières en auraient arrêté plus d'un. Pas lui. C'est ainsi qu'il est parti pour un autre pays et a fait de tous les êtres humains un frère ou une sœur, a tendu la main à ceux qui étaient dans le besoin en ignorant les murs élevés par son Eglise et sa congrégation. Il a travaillé dans plusieurs Etats, avec des hindous et des musulmans et tous ceux qui avaient besoin de son aide. C'était un authentique catholique, c'est à dire un homme universel. Un homme sans frontières, à l'image du Seigneur Jésus, qu'il vénérât, et du fondateur Don Bosco qui a été son modèle.

Un mot concernant les sources.

Le Père Guézou a peu parlé de tout ce qu'il a fait dans sa vie. A l'âge de quatre-vingt quatre ans et de santé fragile, il n'avait plus un souvenir très détaillé de ses premières entreprises." Père, lui avais-je dit un jour, vous en avez tant fait tant pour le Royaume." Il avait souri et répondu avec une grande humilité: "Mais non. Pas tant que ça. J'ai fait ce que j'ai pu. Voilà tout." Parmi les bâtiments qu'il a construits, très peu portent une plaque à son nom. Par la suite, d'autres personnes en ont apposé une pour entretenir son souvenir. Il n'était guère attaché à la tradition de ses ancêtres qui veut qu'on tienne des annales et qu'on prenne des notes. Les annales de la maison ont cessé brusquement après seulement quelques mois. C'est peut-être sa vie même qui témoigne de son œuvre, de même que les personnes qu'il a formées sont les documents qu'il nous a légués.

Cet ouvrage n'est donc pas un livre d'histoire. Il n'est pas basé sur des archives, étant donné qu'il n'en existe pratiquement pas. Les seules archives sont des êtres humains, ceux qui ont vécu avec le Père Guézou depuis le début de son ministère en Inde. La plupart d'entre eux sont encore en vie. Un petit nombre de ses admirateurs ont rédigé de brefs comptes rendus de sa vie et raconté des anecdotes. C'est cela qui constitue la matière de ce livre.

La source principale, c'est le Père Guézou lui-même. Pressé par l'affection de son entourage, il s'est confié de façon décousue à diverses personnes, dont moi-même. Un peu à la manière dont les Evangiles ont été constitués à partir de traditions orales, sa vie a pu être ainsi retracée. Les témoignages de certains de ses admirateurs français et

indiens - par exemple le P. P. M. Thomas SDB - ont été très utiles. Les membres actuels du Centre Don Bosco des Yelagiri Hills ont participé avec enthousiasme à la publication de la biographie de cet homme qu'ils considèrent comme leur père, en particulier le Père Thaddeus Gregory et le Père Maria Arokiaraj. Ils ont rassemblé des photos, préparé le travail et fourni beaucoup d'informations reprises dans ce livre. Les garçons du Père Guézou, à Jolapert, à Tirupattur et dans les Collines, ainsi que les religieuses de St-Charles et de fidèles collaborateurs laïcs comme Mr Leo, Mr Babu et Mr Christuraj, ont contribué eux aussi à dresser ce portrait. Nous leur en sommes reconnaissants. Merci également à Mrs Rosaline Bosco, à sœur Susanna Barbabas FMA, au Père Maria Arokiaraj SDB et au P. A.T. Thomas SDB, qui ont relu le manuscrit en y apportant des corrections. Des remerciements particuliers au Père Ernest Rosario SDB qui a préparé le texte pour l'impression.

Ce livre est donc une présentation de la vie et de l'œuvre du Père. Guézou et de quelques-uns de ses plus proches collaborateurs. Je suis persuadé que tous ceux qui l'ont connu et aimé y puiseront une inspiration. Quant à ceux qui ne l'ont que peu ou pas connu, ils y découvriront des raisons de l'aimer sans restriction.

K. Maria Arokiam SDB

Chapitre 1

Les racines

« J'irai en Inde ! »

Dans un village de Bretagne, il y avait un petit garçon de quatre ans et demi qui s'appelait François Pierre Marie Guézou et qui était gravement malade. Après lui avoir administré un remède, le médecin appelé à son chevet déclara qu'il risquait fort de ne pas passer la nuit. Dans la France rurale de l'époque, même une affection bénigne pouvait s'avérer fatale. La famille tout entière était plongée dans un chagrin indicible. François était un enfant adorable.

Sa mère, incapable de refouler ses larmes, lui dit : « François, tu nous quittes donc si tôt pour aller au Ciel ?

- Au Ciel ? Mais non, maman. Je veux aller d'abord en Inde, » répondit l'enfant agonisant, d'une voix faible mais déterminée.

Il survécut et devint un jeune homme solide et robuste. Les gens du pays l'avaient surnommé « le petit missionnaire » et aussi « le petit Indien » parce qu'il avait le teint assez foncé comparé à d'autres. L'idée de devenir missionnaire avait germé très tôt dans son esprit et dans sa chair.

Dans le village, presque tous les hommes étaient des marins. Sans doute François écoutait-il avec un intérêt passionné les histoires qu'ils racontaient sur l'Inde et Pondichéry, qui était à l'époque un comptoir français. Pour lui, l'Inde était le pays des rêves.

Il n'est pas question d'attribuer une vocation à un enfant de quatre ans, mais son amour pour l'Inde était déjà bien enraciné et, par la suite, il se mua en une merveilleuse vocation de missionnaire. Les graines en avaient été semées dans son cœur dès le plus jeune âge. C'était de famille, pourrait-on dire. Ses deux oncles, ses deux tantes et un de ses frères étaient des religieux. La foi de ses parents et de ses grands-parents constituait un terrain fertile, tout comme la terre qu'ils travaillaient avec tant d'acharnement.

Cette étrange et extraordinaire histoire fait penser aux prémonitions que Jean Bosco avait eues, lui aussi, à l'âge de neuf ans, de sa vocation au service des enfants pauvres.

Un enfant nous est né

François Guézou naquit le 7 avril 1924 à Yvias, en Bretagne. Ses parents se nommaient Joachim et Joséphine Guézou. Il était le dernier de trois garçons, ses deux aînés, Joseph et Yves, étant des jumeaux. Il fut baptisé dès le lendemain, le 8 avril, et prénommé François-Marie-Pierre. Sa paroisse faisait partie du diocèse de Saint-Brieuc. Quelques années plus tard, il reçut la confirmation à Kersot. Etant le benjamin de la fratrie, il était un enfant très choyé.

Ses parents avaient espéré que leur troisième enfant serait une fille. Ils lui avaient même choisi un prénom : Thérèse, la petite fleur, si chère au cœur des Français. Le Père Guézou s'en souvient et, aujourd'hui encore, il voue une grande dévotion à Thérèse de Lisieux, dont il célèbre la fête chaque année. Un de ses poèmes : « Aimer, c'est tout donner et se donner soi-même », est posé sur son bureau.

Sa famille lui enseigna la foi et le courage. Il acquit par lui-même de l'audace et de la créativité. Mais avant tout, c'était un être aimant, compatissant et bon. Il possédait une simplicité et une franchise désarmantes. Ces qualités, dans le sein d'une famille aimante, il devait les conserver toute sa vie.

La famille Guézou

Les grands-parents

La famille Guézou était profondément enracinée non seulement dans la culture française mais aussi dans la religion catholique et elle était très estimée dans la paroisse. C'étaient des gens simples, travailleurs et croyants. Le grand-père paternel était un homme rude et sévère, mais pieux. Le Père Guézou a gardé de lui le souvenir de quelqu'un de très scrupuleux en ce qui concernait la pratique religieuse. Pendant le carême, il se livrait à toutes sortes de pénitences inhabituelles. Par exemple, il se mortifiait en buvant l'eau accumulée dans les ornières de la route de terre menant à l'église, ornières que les roues des charrettes y avaient creusées. De nos jours on ne ferait jamais ça ! Pour nous autres, rationalistes et utilitaristes, de telles pratiques paraîtraient insensées. Mais la foi véritable avait sa propre expression parmi ces gens

profondément catholiques, simples et croyants. Preuve vivante de sa foi : deux de ses fils étaient devenus prêtres.

L'oncle Joseph, un prêtre vétérinaire

Le Père Joseph Guézou, un de ces oncles, était un saint prêtre. Mais atteint d'un cancer de la gorge, il avait du mal à parler. Sa voix s'affaiblissait de jour en jour.

Son évêque l'envoya dans une petite paroisse peuplée surtout de chrétiens dévoyés, comme ce qui était arrivé au curé d'Ars, Jean-Marie Vianney. Il se démenait pour insuffler le sentiment de Dieu dans le cœur de ses ouailles, mais elles avaient la tête dure!

C'était un excellent vétérinaire. On venait le voir plus souvent avec des vaches ou des chèvres à bénir ou à soigner que pour la messe. La guérison spirituelle leur était indifférente, aussi ce qu'il ne pouvait faire pour leur communiquer la foi, il le faisait pour guérir les animaux. On connaît beaucoup de saints pasteurs qui se servent des bêtes pour enseigner la parole de Dieu, quand les humains sont durs d'oreille. Pensons à saint François d'Assise et à saint Antoine de Padoue.

Quand ce saint prêtre mourut, une foule immense vint assister à ses obsèques. Le maire du village prononça l'oraison funèbre et se fit l'interprète de ce que la plupart éprouvaient sincèrement :

« Notre pasteur bien-aimé, jamais vous ne nous avez vus aussi nombreux dans votre église. Mais aujourd'hui, cher pasteur, vous nous voyez tous tristes pour vous dire adieu. Désormais nous vous promettons que cette église sera pleine. Depuis le Ciel, priez pour notre conversion. » Le Père Joseph Guézou entendit cette prière et son action porta des fruits posthumes. Grâce à la foi et à l'intercession de son pasteur bien-aimé, l'église devint vivante et fervente.

Yves Guézou

Un autre de ses oncles, le Père Yves Guézou, faisait également la fierté de la famille. Le Père Guézou a gardé de lui le souvenir d'un être bon et affectueux. Il était diabétique, mais Dieu avait voulu que la conversion de Son peuple passe par la souffrance de ces deux saints prêtres. Il mourut jeune.

Un jour que le petit François se rendait avec son père à l'église paroissiale pour assister à la messe, ce dernier s'arrêta brusquement, tout triste.

« Mon fils, il faut que je parte. Mon frère m'appelle ! dit-il.

- Que dis-tu, papa. Oncle Yves habite très loin. Comment sais-tu qu'il t'appelle ?

- Je le sais. Je sais qu'il m'appelle de façon urgente. »

Laissant son fils aller seul à la messe, Joachim partit retrouver son frère qui travaillait dans une paroisse assez éloignée. A son arrivée, il le trouva sur son lit de mort. La prémonition que son frère bien-aimé courait un grand danger était fondée. Ces âmes sœurs étaient si proches. Il assista son frère dans ses derniers instants et, les larmes aux yeux, il dit adieu à celui qui s'apprêtait à recevoir sa récompense dans l'éternité. Ils étaient véritablement de gens de foi qui vivaient selon les préceptes de l'Eglise.

Des tantes aimantes, scrupuleuses et chéries

François avait également deux tantes qui s'étaient faites religieuses. Il y avait la sœur de sa mère, une personne très traditionnelle et scrupuleuse. Elle s'était donnée pour mission l'éducation morale de ses neveux. Ses longues lettres regorgeaient de conseils. Elle s'appesantissait sur les plus infimes détails d'une vie de prière et donnait des instructions en matière de bonne conduite. François et ses frères l'adoraient mais ils préféraient ne pas trop avoir affaire à elle. Ils se moquaient d'elle gentiment. Qui aimerait se voir inondé de conseils en permanence ?

La tante du côté paternel, sœur Agnès, était au contraire très appréciée. Les enfants sautaient de joie quand on leur disait qu'elle allait leur rendre visite. C'était une dame très affectueuse, habitée d'un grand amour pour tout le monde et en particulier pour ses neveux. Ses lettres, qui respiraient l'affection, la sagesse, l'humour et une spiritualité profonde étaient attendues impatiemment.

Tante Agnès tient tête aux Allemands

Sœur Agnès était aussi une femme courageuse. Un jour, pendant la Première Guerre mondiale, des soldats allemands débarquèrent dans son couvent, dont elle était la mère supérieure. Ils donnèrent l'ordre à toutes les sœurs d'évacuer les lieux, sans rien emporter. « Allez-vous en dès demain, tonna le commandant. Mais surtout, ne prenez rien. Laissez tout. C'est compris ? »

On imagine la terreur qui devait régner à ce moment-là. Le couvent était riche et les pensionnaires avaient chacune une chambre individuelle. La mère supérieure regarda le commandant droit dans les yeux et répondit : « Oui, monsieur ! »

Elle ne pouvait pas dire non, bien entendu.

Mais comme tous les Français, elle haïssait les Allemands. Ils n'avaient pas le droit d'occuper leur pays et encore moins de chasser d'un couvent les religieuses et leurs pensionnaires. Le soir, elle donna l'ordre à tout le monde d'emporter la plupart des objets de valeur et quelques meubles de prix pour les mettre en lieu sûr et elle brûla tout ce qui restait.

Pourquoi les Allemands se payeraient-ils du bon temps en profanant ce lieu sacré ? Elle avait exécuté l'ordre de ne pas déménager le mobilier, mais on ne lui avait pas dit de ne pas le brûler, n'est-ce pas ? C'était vraiment une femme courageuse. Sa profonde spiritualité l'avait dotée d'un courage exceptionnel.

François adorait sa tante Agnès. Un jour, il était allé la voir dans une maison d'hôtes où les sœurs accueillaient des visiteurs. C'est ainsi qu'elles gagnaient de quoi pourvoir aux autres œuvres de la congrégation. Des prêtres étaient dans le réfectoire et ils bavardaient après le déjeuner. Les sœurs attendaient discrètement qu'ils s'en aillent afin de préparer la salle pour le repas suivant. Mais les prêtres s'attardaient et continuaient à parler fort.

François, simple religieux, assistait à la scène avec un mécontentement évident. « Excusez-moi, mes Pères, leur dit-il. Ces pauvres sœurs attendent que vous quittiez la salle à manger. Il faut qu'elles débarrassent les tables et les dressent pour le dîner. Donc, si vous voulez bien. ...»

Les prêtres furent stupéfaits du cran de ce jeune séminariste. C'était là une vertu contagieuse qui s'était transmise de la tante au neveu.

Mais cette vaillante dame eut une fin assez dramatique. Elle était allée chez le dentiste pour se faire extraire une dent qui bougeait. Apparemment tout s'était bien passé. Le soir, quand elle alla se coucher, la plaie provoquée par l'extraction de la dent commença lentement à saigner. Elle dut avaler une certaine quantité de sang et tomba ensuite dans l'inconscience, en proie à une douleur insupportable. Elle mourut dans son lit.

Le lendemain, les médecins déclarèrent que le décès était dû à des saignements abondants, mais en réalité, c'était la négligence coupable du dentiste qui n'avait pas désinfecté correctement la plaie, qui en était la cause.

Cette triste histoire plongea longtemps dans la peine sa famille et sa congrégation.

Joachim Guézou

Joachim Guézou était un travailleur infatigable, bon comme le pain qu'il mangeait. C'était un mari aimant pour son épouse Joséphine et un père attentif pour ses trois garçons, les jumeaux et François.

Il conduisait sa famille selon la sagesse traditionnelle et les principes chrétiens. On pourrait dire de lui ce que l'Évangile de Luc dit de Joseph de Nazareth : c'était un homme juste. François a gardé de son père le souvenir d'un homme au caractère affirmé et solide dans ses convictions.

Comme dans toutes les familles, madame Joséphine se plaignait souvent du mal qu'elle avait pour tenir la maison, de l'insuffisance des denrées alimentaires et des espiègleries de ses enfants. Pour apaiser les différends, Joachim Guézou avait recours à ce que François a appelé « le truc du journal ». Lorsque sa femme récriminait, il s'asseyait pour lire tranquillement son journal, sans prononcer un seul mot. Il savait que ces problèmes n'étaient pas graves et qu'ils se résoudraient d'eux-mêmes, alors à quoi bon se lancer dans une ennuyeuse tirade ? N'offrir aucune résistance suffisait pour avoir raison de « l'ennemi ». Joséphine était une épouse aimante, discrètement fière de sa force de caractère. C'était typique de ces villageois. François ressentait dans son cœur l'amour indéfectible de son père.

Plus tard, lorsqu'il décida d'entrer au séminaire à Paris et qu'il en fit part à ses parents, sa mère pleura mais son père conserva une attitude stoïque. C'était un homme de foi et il respectait le choix de son fils. Il l'accompagna à la gare en silence. Il ne dit pas un mot tout le long du chemin. Il ne voulait pas décourager son fils et le troubler par une démonstration d'affection inopportune. Arrivé à la gare, il se contenta de le serrer dans ses bras et de le mettre dans le train.

Un coup fatal

En 1952, frère François, déjà bien avancé dans ses études de théologie, se préparait enfin à partir pour l'Inde, quand il reçut alors un télégramme de son oncle lui disant de rentrer chez lui de toute urgence.

Son père et son oncle étaient en train de scier une branche cassée qui se balançait à un arbre. Concentré sur sa tâche, Joachim dit à son frère : « Eloigne-toi un peu de l'arbre. Ça pourrait être dangereux. » Comme l'autre n'en faisait rien, il l'écarta et prit sa place sous l'arbre pour tenter de couper la branche d'en bas. Celle-ci céda soudainement et s'abattit sur lui. Joséphine et Joseph le conduisirent d'urgence à l'hôpital. Quand François

y arriva, fou de chagrin, son père était étendu dans un lit, égrenant entre ses doigts les grains de son chapelet, malgré sa faiblesse.

En voyant son fils bien-aimé, il eut un faible sourire et essaya de parler.

« Papa, ne dites rien, dit François, la gorge serrée par l'émotion. Vous allez vous fatiguer. » Il voulut même l'empêcher de prier à haute voix

Faisant un effort surhumain, le père répondit par des paroles entrecoupées : « Mon fils, quand tu seras dans le même état que moi, tu comprendras le vrai sens de la prière. » Et il continua à prier. François était ému aux larmes de voir combien son père souffrait de ne pouvoir dire quoique ce soit pour le consoler.

Les médecins annoncèrent à la famille qu'il n'y avait pas grande chose à faire et qu'il valait mieux le ramener à la maison. Là, couché dans son lit, Joachim sentit ses forces l'abandonner. En guise de testament, il murmura ces quelques mots à son fils : « Dis à ta mère et à tes frères - il les nomma l'un après l'autre - qu'il faut prendre la vie comme elle vient. Tout dépend de Dieu. » Peu après, il mourut paisiblement, entouré de sa femme et de ses enfants bien-aimés.

Des obsèques princières

Une foule immense se rassembla pour ses funérailles. A la surprise générale, des représentants de l'armée française arrivèrent. Le général Weygand débarqua dans le village avec un bataillon de soldats pour rendre hommage au défunt et présenter ses respects à un ancien militaire. Il avait apporté un uniforme ainsi que des médailles qu'il déposa sur le cercueil, avec un drapeau français.

Personne n'en revenait. Ce fut une grande surprise, même pour ses enfants. Ils savaient que leur père avait été dans l'armée autrefois, mais ils ignoraient que cet humble agriculteur d'Yvias avait reçu autant de décorations pour son courage. A la fin de la cérémonie avec honneurs militaires, le général Weygand prit le drapeau posé sur le cercueil, le replia avec soin et le remit à Joséphine, l'épouse du défunt.

Joachim, ce grand monsieur, était si modeste qu'il n'avait jamais parlé de ses exploits militaires à ses enfants. Quelle leçon pour ceux qui se vantent d'avoir été des héros !

La foule nombreuse qui assista à la cérémonie était un témoignage de la confiance et de l'amitié que les habitants portaient à leur concitoyen. François était très fier de son père dont il a hérité son comportement paternel, affectueux et viril.

Joséphine Guézou (1886-1959)

Si Joachim était un homme à la foi profonde mais discrète, Joséphine était une femme à la piété visible.

A la maison, les prières quotidiennes étaient de rigueur. C'était une solide paysanne, passionnée dans tous les domaines – sa foi, son travail et sa famille. Elle venait constamment en aide à des voisins plus pauvres qu'elle, dans la mesure de ses moyens. Elle enseigna à François non seulement la religion mais aussi une curiosité d'esprit qui contribua à développer son intelligence naturelle. François n'acceptait jamais rien par ouïe dire. Il voulait comprendre, expérimenter et trouver des preuves de ce qu'on voulait qu'il croit.

Entre la mère et le fils, il y avait un lien intuitif et naturel. Beaucoup plus tard, en 1959, alors que François était déjà prêtre et missionnaire en Inde, il annonça soudain à son provincial, le père Pianazzi SDB, qu'il avait envie de retourner en France.

P. François : « Cher père provincial, je regrette de dire ça, mais je sens que je devrais retourner en France, au moins pour quelques jours. »

Le provincial : « Pourquoi donc ? Quel est ce besoin soudain ? Il est difficile en ce moment de vous remplacer dans la maison. » C'était un époque où il était rare que des missionnaires retournent dans leur pays natal.

P. François : « Je ne peux pas expliquer ce que je ressens. J'ai simplement besoin de partir. Tout simplement »

Provincial : « On ne peut pas se passer de vous en ce moment. »

Le P. Pianazzi était un homme d'une grande bonté et à l'intelligence fine. Il comprit qu'il y avait quelque chose dans ce que lui demandait son confrère et l'autorisa à partir.

A son arrivée, le Père Guézou trouva sa mère gravement malade. Madame Joséphine était folle de joie. Elle n'aurait jamais espéré revoir son fils, mais leur lien intuitif avait opéré un miracle. Il avait eu une prémonition du danger que courait sa mère. Il passa huit jours auprès d'elle et, au dernier moment, elle lui remit son chapelet en souvenir. Puis elle mourut paisiblement dans les bras de son prêtre de fils chéri. Le Père Guézou eut donc le bonheur d'avoir assisté son père et sa mère dans leurs derniers instants. Désormais, ils veillent sur lui depuis le Paradis.

Comme pour son mari, tout le village vint assister aux obsèques, preuve de l'affection que lui vouait la population. Pendant son voyage de retour en Inde, François

Guézou pensa beaucoup à sa mère. Il craignait même que l'amour immense qu'il avait pour ses parents ne fût obstacle à son engagement de missionnaire. C'est pourquoi il aurait jeté à la mer ce chapelet, précieux souvenir de sa mère.

Les jumeaux, frères de François

Le père François avait deux frères, des jumeaux, Joseph et Yves. A onze ans et demi, François quitta la maison paternelle pour entrer à l'école de Coat an Doc'h, ce qui le priva longtemps de la compagnie de ses frères. Il ne rentrait chez lui que quelques jours, chaque trimestre, ce qui n'empêchait pas les trois frères d'être liés par une affection étroite.

Joseph Guézou, le paysan (1920-1986)

Joseph reprit l'exploitation de son père. C'était un agriculteur assez traditionaliste et il n'osait pas se risquer à recourir à des méthodes modernes. En revanche son fils, Hervé, est aujourd'hui un exploitant qui va de l'avant. Joseph n'avait jamais été très bien portant. Enfant, il souffrait déjà de troubles digestifs et François se souvient qu'il lui arrivait de vomir sur le chemin de l'école. Ses ennuis de santé le poursuivirent toute sa vie. C'est sans doute en partie pour cela qu'il n'avait jamais voulu innover en matière d'agriculture.

L'arbre familial

Joseph se maria et eut six enfants qui sont les nièces et les neveux de François et qui ont perpétué la lignée familiale. Ils sont aussi un grand bonheur pour leur oncle missionnaire.

Jean-Yves vend du matériel agricole haut de gamme.

Son frère Hervé a repris la ferme paternelle et l'a beaucoup développée. C'est un exploitant très qualifié qui a fait des études d'agriculture et il a complètement mécanisé toutes les opérations. Il cultive des choux fleurs et des haricots qu'il vend dans des pays tels que l'Allemagne et le Danemark. Il a envoyé aux Yelagiri Hills des semences de ses meilleurs produits, grâce auxquelles le RP John Kespret SDB a fait pousser des choux fleurs et des haricots au noviciat d'Idaya Deepam, une maison construite par le Père Guézou.

Son frère Dominique l'aide dans son entreprise agricole. Il a un diplôme de comptable et il gère les finances de la société.

Ensuite il y a Gisèle qui est comptable caissière dans une société d'engins agricoles. Elle aime beaucoup son oncle et vient le voir presque chaque année passer quelque temps pour se rendre compte de ce qu'il fait et, à son retour, elle collecte des fonds pour sa mission.

Christine, la cadette, vend des pièces détachées.

Tous, neveux et nièces aiment chèrement leur oncle, lui rendent visite le plus souvent possible et le soutiennent dans sa mission. Hervé et Dominique sont les seuls qui n'ont pas pu aller voir leur oncle qu'ils aident toutefois financièrement.

Yves, le guérisseur (1920-2000)

Yves Guézou, l'autre frère de François était moine dans la congrégation des Frères de Saint-Jean de Dieu. En tant que religieux, il prit le nom d'Hervé. Il fit ses études à Lannion et, après son ordination, son ordre l'envoya suivre une formation d'infirmier. Il a travaillé toute sa vie dans les hôpitaux. Son ordre est spécialisé dans les soins aux malades, en particulier ceux qui sont atteints d'affections graves. C'était un Frère très apprécié qui, à l'exemple de Jésus, dévoué aux malades, à l'exemple de son maître Jésus.

A l'exception d'une courte période dans l'Est de la France, il travailla à Paris, dans l'hôpital de la rue Dinan. C'était un établissement réputé où était soignée l'élite parisienne. Pendant que François attendait ses papiers pour partir en Inde, il avait passé quelque temps avec son frère pour s'initier aux soins de première urgence, connaissances qui lui seraient nécessaires pour s'occuper des pauvres, en Inde.

Il se trouva qu'un ministre venait d'être admis dans cet hôpital et Frère Yves s'occupait de lui. Le ministre, qui souffrait énormément, voulait qu'on lui fasse une piqûre de morphine. Yves n'était pas d'accord mais souhaitant ne pas déplaire au ministre, il avait appelé son frère François qui venait d'apprendre à faire des injections.

« François, notre honorable ministre souffre beaucoup. Toi qui sais si bien faire des piqûres, pourquoi ne lui en ferais-tu pas une ?

- Bien sûr, Yves. Je vais la lui faire. »

Yves prit alors une seringue, l'emplit d'eau distillée et la passa à François, qui procéda à l'injection très précautionneusement.

Le ministre ressentit un soulagement immédiat et déclara : « Et voilà. Ça marche. Ne vous avais-je pas dit que la morphine me soulagerait ? »

Puis, quand ils se retrouvèrent seuls tous les deux, ils éclatèrent de rire et Henri remarqua : « Incroyable comme les riches vivent dans l'illusion ! » Il apprit également que le psychisme joue un rôle important dans la guérison du corps, de même que dans l'apparition de la maladie.

Des années plus tard, Yves fut atteint par une maladie qui le faisait beaucoup souffrir. Un soir, il alla se coucher après avoir regardé la télévision et il mourut dans la nuit. Une de ses nièces avertit le père Guézou, qui était déjà dans les Yelagiri Hills. Il demanda à son provincial la permission de partir et, s'il n'eut pas la chance d'assister aux derniers moments de son frère, il arriva à temps pour ses obsèques. Il se rendit ensuite à Paris où les Frères de Saint-Jean de Dieu durent le soigner de toute urgence, tant il était mal en point. Il n'avait même pas pu célébrer lui-même les obsèques de son propre frère. Le chagrin d'avoir perdu un être saint et bien-aimé l'avait plongé dans un abattement tant physique qu'affectif.

François en primaire – un élève qui fait l'école buissonnière et qui a de très bonnes notes.

François fit ses études primaires à l'école de son village. C'était un enfant très vif et plein d'énergie. Il était même parfois la terreur des maîtres. D'une intelligence précoce, il s'ennuyait pendant les cours mais était presque toujours en tête de classe.

Il manquait souvent l'école pour aller nager dans la mer toute proche. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les enseignants ne se plaignaient pas de ses escapades à ses parents. D'une certaine façon, ils étaient plutôt soulagés qu'il ne soit pas là !

François se rappelle un petit incident survenu au cours de sa première année d'école. Il voulait aller avec sa mère à une fête, dans un village voisin. A l'époque, pour un enfant, c'était la seule distraction. Mais comme il fallait pour cela manquer la classe, François eut recours à une des ses vieilles ruses. Il fit parvenir à l'instituteur un mot d'absence disant qu'il était malade.

Après tout, pensait-il, ce n'est pas un si gros mensonge pour un petit garçon.

Mais la malchance voulut que l'instituteur était allé à la fête du village, lui aussi. L'enfant fut pris en flagrant délit : au lieu d'être couché dans son lit, il était en train de

s'amuser. Mais l'instituteur fit semblant de rien et François lui en fut éternellement reconnaissant, non seulement parce qu'il avait échappé à la punition mais aussi pour la façon dont le maître avait donné une leçon à son élève.

Un autre jour François sortit de chez lui en disant à sa mère qu'il allait à l'école. En réalité, il allait s'adonner à son sport favori : la natation. Ne le voyant pas en classe, son cousin crut qu'il était malade et alla demander de ses nouvelles à sa mère. La vérité éclata au grand jour!

Quand François rentra chez lui, il se rendit compte que son mensonge avait été découvert et comprit qu'il allait recevoir une bonne correction. Son père le gifla et, en voyant cela, sa mère fondit en larmes.

François eut honte de sa conduite. Il se souvient encore de la gifle paternelle qui fut la seule qu'il eût jamais reçue de toute sa vie. M. Joachim était désolé lui aussi ; il se demandait si son fils était un élève assidu ou s'il manquait souvent l'école pour aller s'amuser, mais il attendit de voir comment les choses allaient évoluer.

A la fin de l'année François était le premier de la classe, ce qui régla l'affaire. Le père, de même que l'instituteur étaient fiers de François qui, de son côté, était fier de son père. Il évoquait souvent les longues promenades qu'ils faisaient ensemble, dans la campagne, émerveillés devant les beautés de la nature, les minuscules bourgeons des arbres, au printemps, et les fleurs, au mois de mai.